1. **Introduction**

 **1. Analyse interactionnelle/ Analyse conversationnelle**

L’analyse des interactions est née aux Etats-Unis vers les années cinquante. C’est une nouvelle approche qui a été développée à la fois par des psychiatres (cf. les travaux de Bateson, de l’école de Palo Alto et de l’école de Philadelphie), des anthropologues (ethnographes de la communication : Gumperz et Hymes), des ethnométhodologues (Garfinkel, Sacks, Schegloff, etc.) ainsi que par des sociologues (Goffman).

Ce n’est que dans les années soixante-dix, voire quatre-vingts, qu’apparaît ce courant de recherche en France comme discipline scientifique de plein de droit au sein des sciences du langage[[1]](#footnote-2), avec les travaux de Roulet, Moschler, Kerbrat-Orecchioni, Traverso, etc.

Nous pouvons présenter brièvement le parcours et les apports de l’analyse des interactions de la manière suivante :

* l’analyse interactionnelle est venue prendre en compte les réalisations orales de la langue parce que «  *c’est d’abord sous forme orale que se réalise le langage verbal, comme le terme de « langue » en porte lui- même la trace »[[2]](#footnote-3),* contestant ainsi toutes

 les théories qui portent un intérêt quasi-exclusif aux productions écrites.

* Avec cette discipline, on passe :
* d’un regard fondamentalement « monologal » à une approche dialogale des faits discursifs, étant donné que le dialogue est « *la forme à la fois primitive et basique de l’exercice du langage »[[3]](#footnote-4);*
* d’une perspective structurelle et immanente à une approche de type communicatif.

Dans le champ des interactions, Vion distingue deux courants : *« Il y a d’un côté ceux qui parlent de conversations et d’analyse conversationnelle et, de l’autre côté, ceux qui parlent d’interactions »[[4]](#footnote-5).*

D’après sa conception, l’analyse conversationnelle aborde les aspects linguistiques des échanges *libres* et *informels,* leur structure et leurs enchaînements ; l’analyse des interactions verbales est centrée sur l’étude des interactions *formelles.[[5]](#footnote-6)*

**2. L’analyse des interactions, un champ pluridisciplinaire**

L’analyse des interactions résulte du croisement de différents courants et disciplines : la psychologie, la linguistique, la sociologie, l’ethnographie et l’anthropologie, qui ont un point commun : l’étude de l’interaction en situation naturelle : «  *Il s’agit toujours d’observer le comportement interactionnel des individus engagés dans une situation de communication, mais une situation de communication ordinaire, banale et quasi-journalière que les interactants sont supposés maîtriser parfaitement »[[6]](#footnote-7).*

Traverso [[7]](#footnote-8) a regroupé ces différentes disciplines sous trois grands courants d’appartenance : psychologique, socio-anthropologique et linguistique, considérés comme « repères de lecture ».

**2.1 Les courants d’appartenance psychologique**

Nous citerons les travaux de l’école de Paolo Alto, construits et développés à partir de l’œuvre de Bateson.

Les préoccupations de cette école sont d’ordre thérapeutique : elle s’occupe de traiter des cas tels que le dysfonctionnement de la relation conjugale, les enfants schizophrènes, etc. Pour y parvenir, les chercheurs de cette école se basent sur l’étude de l’environnement, autrement dit, sur l’étude du système global qui entoure l’individu. Pour eux, tous les troubles qui le touchent sont rattachés directement ou indirectement à un dysfonctionnement du système global au sein duquel il a évolué et cela selon un processus de « *causalité circulaire* » : « *Les troubles qui affectent l’individu résultent, selon un processus de ‘’causalité circulaire’’, d’un dysfonctionnement du système global dans lequel cet individu se trouve pris, et que c’est donc sur la transformation de ce système global que le traitement doit porter* »[[8]](#footnote-9).

Kerbrat-Orecchioni trouve que certains concepts de la communication pathologique développés au sein de ce courant peuvent être adaptés à la communication normale, à titre d’exemple :

- l’opposition entre « symétrique »vs « complémentaire » ;

- la distinction dans la communication des niveaux du « contenu » vs de la « relation » ;

- la notion de « double contrainte » héritée de Bateson. (Aucun bon choix)

**2.2. Les courants d’appartenance socio-anthropologique**

1. **L’ethnométhodologie**

Ce courant de la sociologie est né aux Etats-Unis dans les années soixante, plus exactement en 1967 avec l’ouvrage fondateur de Garfinkel[[9]](#footnote-10), *Studies in ethnomethodology.*

La théorie de Garfinkel préconise de dégager et de décrire les méthodes utilisées et mises en place par les individus d’une société donnée pour gérer tous les problèmes communicatifs auxquels ils sont confrontés dans leur vie quotidienne et permettre ainsi à l’intercompréhension de s’établir au cours de l’interaction sociale dans laquelle ils sont engagés.Ce courant tente aussi de mettre en évidence, par la description des procédés employés lors des échanges quotidiens, les règles de conduite, les routines qui structurent et donnent sens aux différentes situations sociales dans lesquelles sont engagés les participants.

**b) L’ethnométhodologie et l’analyse conversationnelle**

L’analyse conversationnelle ou «*conversation analysis* » n’est qu’un versant de l’ethnométhodologie qui s’est développée sous l’influence de Sacks et Schegloff avec la participation de Jefferson. Cette approche s’intéresse à la description des conversations quotidiennes dans leur contexte naturel pour dégager *«la séquentialisation, c'est-à-dire  l’ordre co-élaboré par les participants à une rencontre pour l’accomplissement de leurs actes »[[10]](#footnote-11).*

A partir d’une analyse méticuleuse et détaillée d’interactions enregistrées et transcrites, et en utilisant une méthode empirique inductive, les conversationnalistes ont pu démontrer que la conversation est une activité structurée et structurante de la relation sociale. Ils ont aussi mis en évidence les procédures récurrentes utilisées par les individus pour mener à bien leurs échanges communicatifs collectifs : les stratégies d’ouverture et de clôture d’une communication, la construction et l’allocation des tours de parole, la paire adjacente, l’organisation préférentielle des échanges, l’organisation des activités réparatrices, l’initiation et la gestion du thème conversationnel, l’organisation du récit dans la conversation, le but interactionnel, la correction, etc. « *Les conversations apparaissent en effet comme un lien privilégié d’observation des organisations sociales dans leur ensemble, dont elles ne sont qu’une forme particulière, et particulièrement exemplaire. On y voit comment les participants recourent à des techniques institutionnalisées pour effectuer en commun la gestion des différentes tâches qu’ils ont à accomplir (assurer l’alternance des tours de parole, « réparer » les éventuelles défaillances de l’échange communicatif, conduire un récit ou une description, mener à bien la négociation des thèmes, de l’ouverture et de la clôture de l’échange, etc. »*[[11]](#footnote-12).

L’intérêt des ethnométhodologues à prendre l’interaction comme objet d’étude est principalement sociologique ; ils s’intéressent à l’étude des activités quotidiennes et à la notion d’organisation. La langue, pour eux, n’est qu’un phénomène secondaire, contrairement aux conversationnalistes qui ont prouvé qu’à travers la description et l’analyse d’enregistrements d’interactions authentiques et leur transcription, nous pouvons accéder aux différentes stratégies et méthodes auxquelles les individus ont recours dans leur vie quotidienne.

***c*) L’ethnographie de la communication**

Ce courant de recherche remet en cause tant les traditions anthropologiques que linguistiques. Il a mis l’accent sur l’importance de la prise en compte des traditions pour l’étude des comportements communicatifs et l’importance du contexte pour comprendre les fonctionnements interactionnels. Hymes, avec le modèle SPEAKING dont il est l’auteur, montre que le changement du code ou du style de la communication se rapporte aux groupes sociaux, aux statuts, aux circonstances de la communication et à la culture dans laquelle se déroule l’échange, critiquant ainsi la conception chomskyenne du langage, une conception qui étudie le langage hors de tout contexte. Hymes s’élève contre la notion de *compétence linguistique* de Chomsky ; pour lui, tout sujet engagé dans une interaction met en œuvre une *compétence de communication* qui lui permet de comprendre et de se faire comprendre des autres.

Quant à Gumperz, co-fondateur de l’ethnographie de la communication, il s’est intéressé au début de sa carrière aux contacts de langues et aux phénomènes de l’alternance codique. Vers les années quatre-vingt, ses recherches l’ont amené à développer une sociolinguistique interactionnelle dont l’objectif est l’étude et l’interprétation des phénomènes de variation codique d’une communauté à une autre (perspective interculturelle) mais aussi à l’intérieur d’une même communauté. Sa démarche consiste à partir de « *la situation où est employé le langage, pour observer la façon dont l’évènement de communication est interprété par les acteurs, et sur la base de quels indices »[[12]](#footnote-13).* D’une autre façon, Gumperz s’appuie dans ses études sur deux outils méthodologiques principaux : l’observation participante et la méthode interprétative.

**d) La microsociologie de Goffman**

Goffman s’est centré principalement sur l’étude des interactions de face à face et les rituels qui les régissent. Pour ce chercheur, les individus d’une même interaction adoptent un système de rituels qui consiste à ce que personne ne perde la face.

Ce système comporte deux types de rituels : les rituels réparateurs qui ont pour fonction de réparer une offense et les rituels confirmateurs qui maintiennent la relation qui existe entre les interactants.

Goffman a accordé lui aussi une grande importance au contexte, introduisant ainsi la notion du « *cadre participatif »* et la notion de « *représentation dramaturgique »* pour désigner les rôles que jouent les individus dans une situation donnée.

Pour conclure, nous dirons que l’ethnométhodologie et l’ethnographie de la communication ne sont pas les deux seuls courants qui ont alimenté la réflexion en matière d’interactions sociales, nous pouvons ajouter les travaux menés en sociolinguistique par W. Labov, J. Fisman et S. Ervin-Tripp.

**2.3. Les courants d’appartenance linguistique**

Tous les travaux cités ci-dessus ont eu des répercussions sur le champ de la linguistique. Traverso explique que *«l’influence de ces travaux sur le champ linguistique peut-être interprétée de deux manières. On peut y avoir l’origine d’une rupture qui a conduit certains linguistes vers une forme de conversion à des problématiques externes, d’obédience plus socio-psychologique que linguistique. On peut, à l’inverse, reconnaître dans les problématiques interactionnistes des objets trouvant légitimement leur place dans un champ linguistique ouvert, par l’intégration de questions relatives à l’usage du langage. C’est plutôt cette vision que l’on adopte ici en considérant que l’orientation vers l’analyse d’interactions fonctionne par élargissement successif des champs d’intérêt. Dans cette perspective, on voit une continuité sans rupture entre les différentes approches concernées par les unités supérieures à la phrase (grammaire de texte, analyse de discours). Nombre d’outils théoriques leur sont d’ailleurs communs, fondés sur le développement, au sein de la linguistique, de la pragmatique : l’énonciation, les actes de langage et le principe de coopération de Grice ».[[13]](#footnote-14)*

Les courants sociologiques interactionnistes, de ce fait, ont contribué à élargir le champ d’investigation traditionnel de la linguistique qui ne s’intéressait auparavant qu’à ce système abstrait et décontextualisé qu’est la langue.

L’analyse des interactions conteste l’étude des discours écrits et monologaux qui ne représentent pas la réalisation réelle du langage, donnant ainsi la priorité aux productions effectives (corpus « authentiques ») réalisées sous leurs formes concrètes : discours oraux et dialogués, renouvelant la théorie d’énonciation et introduisant quelques éléments propres à l’oral (de type « bon », « ben », hésitations, ratés…etc.) qui n’étaient pas tenus pour signifiants.

Priorité accordée aussi à la situation de communication qui conduit les interactionnistes à modifier légèrement la notion d’actes de langage, élaborée dans le cadre de la philosophie analytique anglo-saxonne (J. l. Austin et J. Searle) en intégrant ces actes isolés dans des séquences afin qu’ils puissent être fonctionnels dans une optique interactionniste du langage.

Les chercheurs de cette nouvelle perspective, en effectuant des développements sur des théories déjà existantes, ont pu dégager les différentes formes d’organisations propres aux interactions : organisation des paires adjacentes ou des séquences d’actions, organisation de tours de parole, organisation globale de l’interaction et organisation thématique.

**2.4. Les différents courants de recherches français et francophones**

En France, les recherches sur l’analyse des interactions verbales sont représentées par les travaux de l’école genevoise dont les porte-parole les plus importants sont Roulet, Moeschler et Auchlin. Leurs travaux reposent sur l’organisation hiérarchique et fonctionnelle des structures discursives. Roulet a proposé un modèle où il a décomposé la conversation en unités de rang de grandeur décroissante (évènement de communication, transaction, échange, mouvement et acte de parole)[[14]](#footnote-15).

Nous pouvons résumer les objectifs de l’école genevoise par cet extrait de l’ouvrage de Baylon : « *Les linguistes de l’université de Genève proposent un rendu systématique des structures discursives monologiques et dialogiques. Les analyses de ces structures  mettent plus particulièrement l’accent sur le fait que toute interaction verbale ou écrite relève d’un processus de négociation au sein duquel les interactants initient ou ratifient des propositions par le biais d’unités sémiotiques rattachées à des niveaux hiérarchiques divers »[[15]](#footnote-16).*

Nous citerons aussi les aixois dont les travaux sont dirigés par Vion. Ceux-ci s’intéressent au caractère hétérogène de l’interaction, au cadre participatif et à son lien étroit avec la notion de rapport de place.

Pour Vion, c’est par le rapport de place que les participants soulignent les positions qu’ils occupent dans une interaction et que des négociations peuvent naître entre les participants au cours de cette interaction, ce qui peut conduire à remettre en question ce positionnement. Vion a introduit la notion de modules qui sont des moments d’interaction d’un certain type qui prennent place au sein d’une interaction dont le cadre dominant relève d’un autre type, *« la présence d’un type particulier à l’intérieur d’un autre type » [[16]](#footnote-17);* de ce fait , l’interaction est hétérogène.

Nous conclurons par les travaux de l’équipe de Lyon avec Kerbrat-Orecchioni qui s’inscrivent dans le cadre de l’analyse du discours en interaction, « *vaste ensemble des pratiques discursives qui se déroulent en contexte interactif, et dont la conversation ne présente qu’une forme particulière »[[17]](#footnote-18).*

C’est une approche assez diversifiée qui vise à faire le lien entre les différentes théories : l’analyse du discours, l’analyse interactionnelle et conversationnelle, les actes du langage et la théorie des faces.

###  3. La notion d’interaction

Le mot interaction est une juxtaposition de deux termes, ce qui implique une double démarche : inter, une démarche relationnelle, action, une démarche active, ce qui veut dire que les participants doivent s’engager activement pour établir une relation[[18]](#footnote-19).

Le terme « interaction » dans son sens général est utilisé dans plusieurs domaines, comme les échanges verbaux et non verbaux, les transactions financières, certaines activités sportives, dans le domaine médical, etc., ainsi que le note Vion : *« Ce dernier [le terme interaction] intègre toute action conjointe, conflictuelle et/ou coopérative, mettant en présence deux ou plus de deux acteurs. À ce titre, il couvre aussi bien les échanges conversationnels que les transactions financières, les jeux amoureux que les matches de boxe »* [[19]](#footnote-20)*.* Dans notre cours, nous restreindrons la conception d’interaction au seul domaine des activités langagières, c'est-à-dire à l’interaction verbale.

**3.1. L’interaction verbale**

L’interaction verbale se produit lorsque les individus qui se trouvent réunis agissent les uns sur les autres en exerçant une activité de parole. Kerbrat-Orecchioni la définit ainsi :  « *L’exercice de la parole implique une interaction, c'est-à-dire que tout au long du déroulement d’un échange communicatif quelconque, les différents participants, que l’on dira donc des « interactants », exercent les uns sur les autres un réseau d’influences mutuelles — parler, c’est échanger, et c’est changer en échangeant. »* [[20]](#footnote-21)*.* Elle poursuit : « *Pour qu’il y ait échange communicatif, il ne faut pas que deux locuteurs (ou plus) parlent alternativement ; encore faut-il qu’ils se parlent, c’est-à-dire qu’ils soient tous deux « engagés » dans l’échange ».*

Les interactionnistes renversent ainsi le schéma de la communication de Jakobson. Dans le schéma traditionnel de la communication, selon Kerbrat-Orecchioni[[21]](#footnote-22), on considère que « le récepteur passif » interprète sans confusion et dans son intégralité le message émis par l’émetteur, contrairement aux interactionnistes qui considèrent que l’interlocuteur est un interactant actif parce qu’il participe à la construction du message par la parole, les gestes et les mimiques qu’il produit à l’adresse de son locuteur au moment où il s’adresse à lui. Le code, d’après Kerbrat-Orecchioni, n’est pas homogène ni commun aux deux pôles de l’interaction verbale : « *Il est inexact […] que les deux partenaires de la communication, même s’ils appartiennent à la même communauté linguistique, parlent exactement la même langue »[[22]](#footnote-23).*

L’interlocuteur est actif, il affiche une certaine attention intellectuelle et affective sans même produire du verbal, il est à l’écoute de son locuteur, il l’encourage à poursuivre son discours. Les regards et les hochements de tête que l’interlocuteur produit signifient (*Oui, continuez ; Je vous écoute* ou bien : *Ce que vous dites m’intéresse, poursuivez la conversation*).

C’est ce que dit Goffman : « *Les participants se servent d’un ensemble de gestes significatifs, afin de marquer la période de communication qui commence et de s’accréditer mutuellement. Lorsque des personnes effectuent cette ratification réciproque, on peut dire qu’elles sont en conversation : autrement dit, elles se déclarent officiellement ouvertes les unes aux autres en vue d’une communication orale et garantissent conjointement le maintien d’un flux de paroles. »* [[23]](#footnote-24)*.*

L’exercice de la parole se réalise par l’alternance des tours de parole des interactants. L’interlocuteur participe à l’interaction, non seulement lorsqu’il prend son tour de parole, mais aussi lorsqu’il produit des régulateurs, tels que *oui*, *absolument*, *c’est vrai*, *hein*, *d’accord*, etc. L’emploi de ces régulateurs indique que locuteur est attentif aux propos de son interlocuteur. D’autres régulateurs règlent des problèmes de bruit. Si le message est incompréhensible, l’interlocuteur peut demander explicitement à son partenaire qu’il reprenne certains passages, qu’il parle plus fort, ou bien qu’il reformule plus clairement ce qui a été déjà dit. Donc, le message dans l’interaction est entièrement co-produit.

L’ensemble des activités sociales, culturelles, religieuses, les fêtes, les cérémonies que nous pouvons regrouper sous le concept d’ « occasions » pousse aussi le degré d’engagement chez les interactants et permet ainsi l’installation de l’interaction.

**3.2. Interaction / Rencontre**

Certaines définitions de l’interaction proposées par des linguistes l’assimilent à une autre notion qui est la « rencontre ». Mais pour Vion[[24]](#footnote-25), une rencontre peut contenir plusieurs interactions successives, chacune ayant son propre cadre interactif défini par la nature du rapport de places dominant ; c’est en changeant de cadre interactif qu’il y a transformation de l’interaction.

Vion définit les deux notions de « rencontre » et d’ « interaction » comme suit : «*Nous pouvons appeler ‘rencontre’ l’ensemble de ce qui se produit entre deux ou plusieurs sujets, de l’instant de leur rencontre à celui de leur séparation. Dans certains cas, cette rencontre ne comporte qu’une interaction. Dans d’autres cas, nous avons tout intérêt à la concevoir comme formée de plusieurs interactions mettant en présence les mêmes participants. Si le cadre interactif se maintient – en dépit de la séquentialisation et de la coarticulation des types – depuis le début jusqu’à la fin, nous dirons que la rencontre correspond à une seule interaction. Par contre si, à un moment déterminé, il y a modification du cadre interactif, nous dirons que ce moment de rupture permet d’établir une limite entre deux interactions constitutives de la rencontre. Nous rappelons que le cadre interactif se définit à partir du rapport de places dominant de l’espace interactif »* [[25]](#footnote-26)*.*

**3.3. Interaction verbale / La conversation**

Comme nous l’avons déjà souligné, le travail sur les interactions verbales implique en premier lieu une définition du type des interactions verbales choisies.

Cette tâche de typologisation des interactions est fondée sur des données relatives à la situation telles que :

- la nature du site (cadre spatio-temporel) ;

- les participants (leur nombre, leur statut et rôle, etc.) ;

- le but de l’interaction.

Certains travaux de recherche se sont basés sur la description interne des fonctionnements des interactions pour en faire la comparaison et dégager les différences entre deux types d’interactions ; à titre d’exemple, les travaux de Véronique Traverso[[26]](#footnote-27) sur les conversations familières et les interactions dans les commerces.

Donc, les études sur les interactions verbales et le travail de typologisation ont décrit une panoplie de « types d’interactions verbales » : les visites médicales, les entretiens, les interactions de services, les conférences scientifiques, les conversations, etc., tous régis par des règles bien définies.

Prenons le terme de *conversation*: il s’emploie de façons différentes, soit comme générique soit comme spécifique.

Roulet & al[[27]](#footnote-28). et certains ethnométhodologues comme Schegloff[[28]](#footnote-29) et même Goffman[[29]](#footnote-30) optent pour une conception très large du terme : le mot renvoie à tout type d’échange verbal quelles qu’en soient la nature et la forme ; à ce titre, il a le même sens que le terme interaction verbale.

Cependant, ce terme peut être compris « *comme la parole qui se manifeste quand un petit nombre de participants se rassemble et s’installe dans ce qu’ils perçoivent comme une courte période coupée des tâches matérielles ou comme un moment de loisir ressenti comme une fin en soi, durant lequel chacun se voit accorder le droit de parler aussi bien que d’écouter, sans* *programme déterminé* » [[30]](#footnote-31), dit Goffman. Cette définition est reprise par Traverso, selon qui la conversation serait « *tous propos informels produits dans une atmosphère de paix et de quiétude »* [[31]](#footnote-32)*.*

Les travaux de Kerbrat-Orecchioni[[32]](#footnote-33)ont mis en évidence les critères spécifiques de la conversation qui sont :

- le caractère immédiat dans le temps et l’espace (proximité des participants, contact direct, réponse instantanée) ;

- le caractère familier  (ou non formel), spontané, improvisé et décontracté ;

- le caractère gratuit et non finalisé : la conversation est « coupée de tout but instrumental », elle n’a pas d’autre but « avoué que celui de converser », c'est-à-dire qu’elle comporte en elle-même sa propre finalité.

Vion dans le chapitre « *Vers une typologie des interactions »* [[33]](#footnote-34)*,* a soutenu les idées de Kerbrat-Orecchioni, affirmant que *la conversation* a ainsi :

- un rapport de place symétrique ;

- une très forte domination en faveur de la coopérativité par rapport à la compétitivité ;

- une finalité ‘’interne’’ centrée sur le contact et la réaffirmation de liens sociaux. Cette centration entraîne une implication mesurée des sujets quant aux contenus échangés. La conversation demeure un lieu de convivialité relative ;

- une apparente ‘’informalité’’ de fonctionnement reposant sur une relation interpersonnelle, sur son caractère ‘’spontané’’ et ‘’quotidien’’, sur le caractère ouvert du contrat de parole, sur l’absence de but explicite et de thèmes imposés.

**4. Les éléments constitutifs de l’échange verbal**

La situation de l’interaction selon la conception de Traverso fait référence à trois données essentielles : les données spatio-temporelles (le lieu et le temps), les participants et l’objectif de l’interaction. Ces éléments constituent des critères de base selon lesquels nous pouvons distinguer les types d’interaction ; en effet Traverso affirme qu’ « *en spécifiant et classifiant les variations des éléments constitutifs de la situation, on construit une typologie des interactions »*[[34]](#footnote-35).

**4.1. Les données spatio-temporelles**

Les données spatio-temporelles désignent, selon Traverso, « *le moment et l’endroit où se déroule l’acte de parole et, d’une manière générale, tout ce qui le caractérise du point de vue matériel »* [[35]](#footnote-36)*.*

Les caractérises du lieu et du temps interviennent fortement sur la forme et le contenu de l’interaction.

**4.2. Les participants**

**4.2.1. Le nombre**

Le nombre des participants est une caractéristique importante des interactions ; il intervient sur leur fonctionnement et leur déroulement et modifie les contraintes pesant sur chacun des participants. Selon Traverso, « *dans une situation duelle, l’obligation de l’engagement de chacun est maximale, alors que dans une situation à plus de deux participants, l’attention de certains peut être plus flottante »* [[36]](#footnote-37)*.*

**4.2.2. Leurs caractéristiques**

Selon Traverso*, « chacune des caractéristiques des participants (appartenance socioprofessionnelle, âge, sexe, appartenance géographique, est susceptible d’influencer, à son niveau, le fonctionnement de l’interaction »* [[37]](#footnote-38)

**Les interactants** sont les individus qui sont en interaction. Ils ne sont pas toujours des « instances homogènes », pour reprendre le concept de Traverso : « *Le locuteur peut faire entendre plusieurs voix à travers son énoncé et les récepteurs des messages ne se réduisent pas toujours à leurs destinataires »* [[38]](#footnote-39)*.*

**4.2.3. La relation**

**a)****Rapport de places ou la relation verticale**

La notion de *rapport de places* est abordée par plusieurs linguistes, chacun ayant sa conception. Chez Marc & Picard[[39]](#footnote-40), qui ont inspiré Vion, le rapport de places « *peut être, en effet, déterminé de l’extérieur par les statuts et les rôles des interactants (fournisseur/client, médecin/malade, maître/élève…) ou par leur identité sociale (parent/enfant, homme/femme) ; mais il l’est aussi de l’intérieur même de la relation, par la place subjective que chacun prend par rapport à l’autre (dominant/dominé, demandeur/conseiller, séducteur/séduit…) »*[[40]](#footnote-41). Donc, d’après cette définition, nous conclurons que, pour ces chercheurs, le terme « place » désigne trois types de positions :

* les positions statutaires : ce sont des positions extérieures et antérieures au déroulement de l’interaction : la position de médecin, d’avocat, d’adulte, de père, de vendeur, de psychologue, de client, etc ;
* les positions interactives (occasionnelles) : ce sont des positions internes à l’interaction ; elles se produisent lors du déroulement de l’échange, on peut citer la position de quémandeur, de séducteur, de conciliateur, d’accusateur, de conseilleur, de demandeur, etc ;
* les positions de prestige (dominant/dominé) : elles découlent des deux catégories précédentes et de la combinaison des éléments de ces deux catégories.

 Kerbrat-Orecchioni[[41]](#footnote-42) et Vion[[42]](#footnote-43) définissent le système des places (ou relation verticale) comme la relation entre deux ou plusieurs locuteurs qui se trouvent occuper des places différentes, sur un axe vertical invisible, lors du déroulement de l’interaction. Ainsi, l’un occupe la position du dominant pendant que l’autre occupe la position du dominé. Selon Watzlawick et al., « *dans une relation complémentaire (dissymétrique), il y a deux positions différentes possibles. L’un des partenaires occupe une position qui a été désignée comme*

*supérieure, première ou haute (one-up), et l’autre la position correspondante dite inférieure, seconde ou basse (one-down) »* [[43]](#footnote-44)*.*

1. **Le cadre interactif**

 Il se rapporte au rapport de places dominant qui détermine la nature d’une interaction et cerne ses limites. Pour expliquer cette notion, nous reprenons l’exemple de Vion de la consultation médicale.

La consultation médicale est une interaction complémentaire et le rapport de places dominant qui caractérise son cadre interactif est le suivant : le médecin, par son savoir et ses compétences, occupe la position haute par rapport au patient qui occupe la position basse.

Mais si, au cours de l’interaction, le cadre interactif change, nous sommes amenés à parler d’une autre interaction, qui peut se présenter d’une manière successive ou emboîtée.

1. *Deux interactions successives :*

Le médecin qui termine sa journée par la consultation d’un patient ami, qui lui propose d’aller au restaurant pour prendre un repas ensemble. Dans ce cas, il y a changement du cadre interactif car les mêmes interactants au restaurant n’entretiennent pas le même rapport médecin/patient ; une autre relation s’est instaurée entre eux, donc une autre interaction.

1. *Une interaction emboîtée dans l’autre :*

Si dans cette même consultation médicale, la secrétaire du médecin fait irruption dans le cabinet, elle modifie le cadre interactif de l’interaction précédente car cette irruption engendre une suspension momentanée de la consultation et l’apparition d’une seconde interaction qui se déroule entre le médecin et sa secrétaire. Le cadre interactif médecin/malade est devenu patron/secrétaire qui va certainement se modifier en médecin/malade pour continuer la consultation ; donc nous sommes en présence d’une interaction qui s’insère dans une autre.

1. **La relation horizontale**

 Elle correspond à la distance entre les interactants. Ceux-ci entretiennent entre eux des relations proches, « familières » ou « distantes », et cela en fonction de plusieurs paramètres [[44]](#footnote-45):

1. le degré de connaissance mutuelle (relation cognitive) ;
2. la nature du lien socio-affectif qui les unit ;
3. la nature de la situation communicative : le contexte joue un rôle important dans la détermination de la relation horizontale qui s’instaure entre les interactants. Il peut rapprocher des individus qui ne se connaissent pas, et inversement, il éloigne les interactants qui entretiennent entre eux des relations dites familières. Pour expliquer ce paradoxe, Kerbrat-Orecchioni[[45]](#footnote-46) a pris l’exemple de la soutenance qui met peut-être en présence des personnes proches mais qui se tiennent à distance lors du déroulement de cette interaction ; ou à l’inverse, il peut rapprocher des individus qui se connaissent peu.
4. l’acte de langageest un autre facteur qui vient jouer un rôle dans cette relation horizontale. D’après Kerbrat-Orecchioni, l’acte de langage varie selon le contexte.Dans son ouvrage *Les actes de langage dans le discours*, cette linguiste a traité l’acte de confidence ; elle a ainsi mis en évidence que cet acte se produit entre les proches mais qu’il peut aussi s’accomplir entre des individus qui se connaissent peu « *Car la relation, c’est là une de ses propriétés majeures, évolue sans cesse au cours d’une interaction, et a fortiori au cours d’une ‘’histoire conversationnelle’’ ; et elle évolue normalement dans le sens d’un rapprochement progressif, et d’une réduction de la distance »[[46]](#footnote-47).*

**4.3. L’objectif de l’interaction**

Selon Traverso, « *en parlant de l’objectif de l’interaction, on désigne la raison pour laquelle les individus sont réunis »* [[47]](#footnote-48)*.* On peut en effet distinguer les interactions selon qu’elles ont une **finalité externe** (c’est-à-dire la réalisation d’un travail, comme l’achat ou la vente dans les transactions commerciales) ou **interne** (qui a pour but « *l’approfondissement des liens sociaux* »[[48]](#footnote-49), comme la conversation qui n’a pour but que *« le plaisir d’échange* »[[49]](#footnote-50)).

 **Références bibliographique**

Baylon C., Mignot X., 1999, *La Communication,* Paris ; Nathan

BELLIL K., 2011, *La confidence dans l’interaction radiophonique : cas de l’émission « Embouteillage » d’Alger chaîne 3*. Mémoire de Magister, Alger ; ENS Bouzeréah.

GOFFMAN E., 1974, *Les Rites d’interaction*, Paris ; Minuit.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 1980, *L’Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris ; Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI C. & COSNIER J., 1987, *Décrire la conversation*, Lyon ; Presses Universitaires de Lyon.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, *Les Interactions verbales. Approche interculturelle et structure des conversations*,tome 1, Paris ; Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 1992, *Les Interactions verbales*, tome 2, Paris ; Armand Colin.

KERBRAT- ORECCHIONI C., 1994, *L'Énonciation*, Paris ; Armand Colin.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 1996, *La Conversation*, Paris ; Seuil .

KERBRAT-ORECCHIONI C., 2001, *Les Actes de langage dans le discours*, Paris ; Nathan.

KERBRAT-ORECCHIONI C., 2005, *Le Discours en interaction*, Paris ; Armand Colin.

Moeschler J. & Auchlin A., 2000, *Introduction à la linguistique contemporaine,* Paris ; Armand Colin.

TRAVERSO V., 1996, *La Conversation familière. Analyse pragmatique des interactions*, Lyon ; Presses Universitaires de Lyon.

TRAVERSO V., 1999, *L’Analyse des conversations*,Paris ; Nathan.

VION R., 2000, *La Communication verbale. Analyse des interactions,* Paris ; Hachette.

1. - Voir le premier chapitre. Pour plus de précision, nous renvoyons à TRAVERSO V., 1999, *L’Analyse des conversations*, Paris : Nathan, pp. 8-14, et à KERBRAT- ORECCHIONI C., 1998, « La notion d'interaction en linguistique : origine, apports, bilan », dans CHISS J-L& PUECH C (dir.), *La linguistique comme* *discipline en France, Langue Française*, n°117, p. 55. [↑](#footnote-ref-2)
2. - KERBRAT- ORECCHIONI C., 1998, *op. cit.,* p. 55. [↑](#footnote-ref-3)
3. - *Ibid*., p. 55. [↑](#footnote-ref-4)
4. - Vion R., 1999, « Linguistique et communication verbale », *in* Gilly M., Roux J.P., Trogon A. (éd.), *Apprendre dans l’interaction*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, p. 47. [↑](#footnote-ref-5)
5. - Voir la typologie des interactions verbales dans VION R., 2000. [↑](#footnote-ref-6)
6. - Moeschler J., Auchlin A., 2000, *Introduction à la linguistique contemporaine,* Paris, Armand Colin, p.23. [↑](#footnote-ref-7)
7. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit*., pp. 8-14. [↑](#footnote-ref-8)
8. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, *Les interactions verbales, Approche interactionnelle et structures des conversations*, Tome 1, Paris, Armand Colin, p. 58. [↑](#footnote-ref-9)
9. - Le terme d’ethnométhodologie a été crée par Harold Garfinkel en 1967 pour désigner les méthodes par lesquelles les membres d’une société accomplissent de façon ordonnée et reconnaissable les activités sociales dans lesquelles ils sont engagés. [↑](#footnote-ref-10)
10. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit.*, p. 9.

 [↑](#footnote-ref-11)
11. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1996, *La conversation*,Paris, Seuil, coll. «Mémo». p. 13. [↑](#footnote-ref-12)
12. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, *op. cit*., p. 210. [↑](#footnote-ref-13)
13. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit.*, p. 9. [↑](#footnote-ref-14)
14. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, *op. cit.*, p. 210. [↑](#footnote-ref-15)
15. - Baylon C., Mignot X., 1999, *la communication,* Paris, Nathan. p. 24. [↑](#footnote-ref-16)
16. - VION R., 2000, *op. cit.,* p. 141. [↑](#footnote-ref-17)
17. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 2005, *Le discours en interaction,* Paris, Armand Colin, p. 14. [↑](#footnote-ref-18)
18. - Tison L., (SD), « En quoi les différents courants de la sociologie des organisations vous paraissent-ils utiles dans une activité de formation de formateurs ? » [Consulté le 23 avril 2008], [http://tison.dess.free.fr/Laetitia%20TISON-DESS-module1-sujet1.htm] [↑](#footnote-ref-19)
19. - Vion R., 2000, *op. cit.,* p. 17. [↑](#footnote-ref-20)
20. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, o*p. cit.*, p. 17. [↑](#footnote-ref-21)
21. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1992, *Les Interactions verbales*, Tome 2, Paris, Armand Colin, p. 25. [↑](#footnote-ref-22)
22. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1980, *L’Énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, p. 14. [↑](#footnote-ref-23)
23. - GOFFMAN E., 1974, *Les Rites d’interaction*, Paris, Minuit. p. 33. [↑](#footnote-ref-24)
24. - VION R., 2000, *op. cit*., p. 146. [↑](#footnote-ref-25)
25. - *Ibid.,* p. 147. [↑](#footnote-ref-26)
26. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit.,* p. 82. [↑](#footnote-ref-27)
27. - ROULET E. (éd.), 1980, *Cahier de Linguistique Française* de Genève 1, « Actes de langages et structure de la conversation », Genève, Université de Genève. Cité par Vion R., 2000*, op. cit.,* p. 120. [↑](#footnote-ref-28)
28. - SCHEGLOFF E., 1968, « Sequencing in conversationnal openings », *American Anthropologist* 70-4, pp. 1075-1095. Cité par Vion R., 2000, *op. cit.*, p. 120. [↑](#footnote-ref-29)
29. - GOFFMAN E., 1987, *Façons de parler*, Paris, Minuit, p. 20. Cité par Vion R., 2000, *op. cit.,* p. 120. [↑](#footnote-ref-30)
30. - Vion R., 2000, *op. cit.,* p. 120. [↑](#footnote-ref-31)
31. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit.*, p. 5. [↑](#footnote-ref-32)
32. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1990, *op. cit.*, p. 114. [↑](#footnote-ref-33)
33. - VION R., 2000, *op. cit.*, p. 135. [↑](#footnote-ref-34)
34. - TRAVERSO V., 1999, o*p. cit.,* p. 19. [↑](#footnote-ref-35)
35. - TRAVERSO V. 1996, *op. cit.,* p. 9. [↑](#footnote-ref-36)
36. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit.,* p. 18. [↑](#footnote-ref-37)
37. - *Ibid.,* p. 18. [↑](#footnote-ref-38)
38. - TRAVERSO V., 1999, o*p. cit.*, p. 6. [↑](#footnote-ref-39)
39. - MARC E. & PICARD J., 1989, *L’Interaction sociale*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 46. Cités par Vion R., 2000, *op. cit.*, p. 107. [↑](#footnote-ref-40)
40. - VION R., 2000, *op. cit.*, pp. 106-107. [↑](#footnote-ref-41)
41. - FLAHAUT F., 1978, *La Parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil. Cité par Kerbrat-Orecchioni C., 1990, *op. cit.* p. 71. [↑](#footnote-ref-42)
42. - Vion R., 2000, *op. cit.*, p. 106. [↑](#footnote-ref-43)
43. - WATZLAWICK P., BEAVIN J.H., Jackson°D.D.A., 1972, *Une Logique de la communication*, Paris, Le Seuil, p. 66-67. Cité par Vion R., 2000, *op. cit.*, p. 124. [↑](#footnote-ref-44)
44. - KERBRAT-ORECCHIONI C., 1992, *op. cit.*, p. 39. [↑](#footnote-ref-45)
45. - *Ibid*., p. 39. [↑](#footnote-ref-46)
46. - *Ibid.*, p. 63. [↑](#footnote-ref-47)
47. - TRAVERSO V., 1999, *op. cit.*, p. 19. [↑](#footnote-ref-48)
48. -TRAVERSO V., 1999, *op. cit.*, p. 19. [↑](#footnote-ref-49)
49. - *Ibid.,* p19. [↑](#footnote-ref-50)